

DANS L'EFFONDREMENT DES EVIDENCES, LA GENERATION D'UN SUJET

Notes de la rencontre de clôture par **Julián Carrón** des Exercices spirituels des prêtres Pacengo del Garda (Vérone), 5 novembre 2014

Je me suis réveillé ce matin avec l'urgence de demander l'Esprit pour nous tous, parce que seul l'Esprit peut nous donner l'ouverture, la capacité de connaître qui nous permet de reconnaître la situation réelle des choses. Sans cette conscience, nous agissons et nous prenons tout de même des initiatives (car chacun de nous agit en fonction d'une certaine perception qu'il a de la réalité, d'une urgence qu'il perçoit), mais ce que nous faisons n'a pas d'incidence. Nous aider réciproquement à avoir un regard vrai sur la réalité et sur les circonstances que nous vivons est donc le premier geste d'amitié que nous nous offrons pour vivre, pour vivre notre ministère, pour vivre face aux besoins du monde.

UNE PERCEPTION DIFFÉRENTE DU RÉEL

Le premier don que nous a fait don Giussani, grâce auquel il a commencé à générer l'histoire à laquelle nous appartenons, a été sa perception du réel. Pensons au dialogue avec les jeunes dans le train ou avec les lycéens qui venaient le voir pour se confesser, lorsqu'il allait dans la paroisse de Viale Lazio à Milan le week-end, au début des années cinquante. En dialoguant et en confessant, il a clairement compris la situation, si bien qu'il a décidé de tout changer, y compris ses perspectives universitaires, jusqu'à bouleverser, d'une certaine manière, ce que ses supérieurs avaient imaginé pour lui : il l'a fait pour répondre à une urgence qui lui avait semblé manifeste. C'est ainsi qu'il a commencé. Dans une situation comme celle de l'Église ambrosienne des années cinquante, dans laquelle il n'y avait pas de problèmes particuliers d'orthodoxie et où tout se transmettait sans heurts, son regard, par grâce, a saisi une problématique décisive, avec la capacité de lire vraiment les signes des temps, ces signes que presque personne ne voyait. Ce qui est maintenant évident pour tout le monde, par les conséquences que nous avons vues et que nous voyons, seuls quelques-uns le reconnaissaient au début, comme cela arrive toujours. Le génie se contente de peu d'indices pour tirer une conclusion générale. C'est là le génie de l'Esprit, qui peut donner la grâce à une personne pour qu'elle commence à comprendre. Sa vie durant, don Giussani nous a offert de nombreux signes de ce regard différent, différent des autres et différent du nôtre, au point de nous surprendre nous-mêmes.

Qu'est-ce qui n'allait pas à cette époque ? La doctrine transmise de manière orthodoxe ne pénétrait plus la vie, elle ne redevenait pas expérience. Don Giussani a donné vie au mouvement pour commencer à répondre à cette urgence. Il a donc recommencé en mettant l'expérience au centre, parce que sans elle (c'est-à-dire si la doctrine n'entre pas dans la vie et ne devient pas expérience), on ne peut pas comprendre la nature de la foi. Dès le départ, il a mis l'expérience au centre. « Je ne suis pas ici pour que vous repreniez à votre compte les idées que je vous donne, mais pour vous enseigner une méthode vraie pour juger ce que je vous dirai » (*Le risque éducatif*, Ed. Nouvelle Cité, p. 12), autrement dit : je ne suis pas venu pour vous convaincre de quelque chose, mais pour vous donner l'instrument pour que vous puissiez faire expérience et vous convaincre vous-mêmes, c'est-à-dire pour que votre personnalité se génère à travers la comparaison constante de ce que vous vivez avec les

critères que vous surprenez en vous, en vous engageant pour vérifier la proposition qui vous est faite.

UNE FAIBLESSE DE CONSCIENCE, COMME S'IL N'Y AVAIT PLUS D'ÉVIDENCE RÉELLE

Mais à un moment donné, des années après le début du mouvement, don Giussani s'est rendu compte que, dans la vie des jeunes surtout, quelque chose de nouveau se produisait encore, qui ne se manifestait pas, comme nous pourrions le penser, en une sorte d'incohérence éthique. Cela ne serait rien. Il a compris que les jeunes des années quatre-vingts ne traversaient pas seulement une faiblesse de cohérence, qu'il ne s'agissait pas simplement d'une fragilité morale : « Il me semble que la différence réside dans une faiblesse croissante de la conscience que l'on constate maintenant ; une faiblesse non pas éthique, mais d'énergie de la conscience [...]. C'est comme s'il n'y avait plus [aujourd'hui] d'autre évidence réelle que la mode, parce que la mode est un projet du pouvoir » (*L'io rinasce in un incontro. 1986-1987*, Bur, Milan 2010, p. 181-182).

Cette perte de l'évidence s'est développée de manière exponentielle dans les années suivantes et continue à grandir. Aujourd'hui, nous pouvons comprendre encore plus clairement la portée d'un passage du cardinal Ratzinger que nous avons cité en parlant de l'Europe : « à l'époque des Lumières, [...] dans l'opposition des confessions et dans la crise pressante de l'image de Dieu, on chercha à tenir les valeurs essentielles de la morale hors des contestations, et à trouver pour elles une évidence qui les rendrait indépendantes des multiples divisions et incertitudes des différentes philosophies et confessions. On voulait ainsi assurer pour elles les bases d'une vie en commun et, plus généralement, les bases de l'humanité. À cette époque, cela parut possible, car les grandes convictions de fond créées par le christianisme résistaient en grande partie et semblaient incontestables » (J. Ratzinger, « La crise de la culture », *L'Europe de Benoît dans la crise des cultures*, Parole et Silence, Les-Plans-sur-Bex 2011, ch. III).

En effet, comme l'écrivait en 1998 toujours le cardinal Ratzinger, « l'effondrement des anciennes certitudes religieuses qui semblaient résister il y a encore soixante-dix ans est devenu entretemps un fait accompli. La crainte que cela ne conduise inévitablement à une disparition du sens d'humanité tout court se renforce et se généralise donc » (*Foi, vérité, tolérance*, Parole et Silence, 2005). Par conséquent, lorsque nous parlons d'« effondrement des évidences », comme nous l'avons fait à l'occasion des élections européennes, nous indiquons un phénomène qui caractérise profondément notre contexte historique. Giussani ne s'est pas laissé abuser par les conséquences. Cet effondrement, en effet, porte en lui toute une série de conséquences éthiques et morales, mais il en identifie clairement l'origine : il n'y a plus aucune évidence réelle. Le fait que nous ayons du mal à nous en rendre compte révèle à quel point nous sommes nous-mêmes partie prenante de cette situation. À l'origine se trouve en effet une réduction de l'homme et de ses capacités fondamentales, qui conduit à ne plus reconnaître l'évidence. Cette réduction, selon don Giussani, s'affirme sous l'influence du pouvoir. L'attaque fondamentale du pouvoir vise le moi, c'est une réduction du moi, du désir, de la capacité de la raison à reconnaître le réel. Nous-mêmes sommes peut-être définis par le pouvoir plus que nous ne pouvons le penser, et la difficulté à reconnaître la forme d'effondrement qui caractérise notre temps en est le premier signe. Le pouvoir peut donc permettre que nous soyons distraits par autre chose parce qu'au fond, comme nous ne voyons pas et ne saisissons pas ce qui est à l'origine de tout le reste, d'où viennent toutes les conséquences négatives que nous constatons, notre action ne lui pose pas de problème.

Un ami m'a rappelé à ce sujet une phrase de Chesterton : « La difficulté pour nos sages à nous, ce n'est pas qu'ils soient incapables de voir les réponses : c'est qu'ils ne peuvent même pas voir l'énigme » (Chesterton, *Orthodoxie*, trad. V. Beaupré), c'est-à-dire qu'ils ne se rendent pas compte du problème, ils ne voient pas l'évidence, si bien qu'il leur est difficile de comprendre le reste. Entre parenthèses, cela n'est pas une question de partis ecclésiastiques, progressistes ou conservateurs, mais de regard sur la réalité qui concerne tout le monde. Du reste, Jésus avait le même problème avec les pharisiens : lorsqu'ils s'acharnaient à souligner l'éthique, pourquoi le faisaient-ils ? Parce qu'ils ne comprenaient pas la nature du problème, si bien qu'ils pouvaient se contenter d'insister sur l'éthique. Tout le pélagianisme que nous trouvons si souvent en nous dépend du fait que nous ne nous rendons pas compte de la nature du problème humain ; nous pouvons donc nous agiter pour mettre en œuvre une foule de tentatives pour trouver des solutions, sans toucher le moins du monde le fond de la question. Parfois, Jésus nous apparaît comme un ingénu et il nous scandalise ; quand il dit : « Attention : le problème, au fond, est un autre », cela scandalise tout le monde : « Comment cela ? Comment Jésus peut-il trouver plus important d'aller manger chez Zachée que de lui faire une leçon de morale ? ». L'attitude de Jésus surprend tout le monde. « Comment est-ce possible ? ».

Jésus a une perception différente de la question, une perception vraie. Combien de temps nous faudra-t-il pour le comprendre ? Nous avons déjà vécu quelque chose de semblable. Dès le début, en effet, don Giussani a vu certaines choses, mais il a fallu beaucoup de temps pour que cela devienne évident pour nous aussi, et maintenant pour tout le monde. Ce n'est pas un problème de coalitions, de discussions ou de dialectique. Penser résoudre la question par la dialectique relève déjà de l'incapacité à reconnaître les évidences, les évidences les « plus évidentes » - pardonnez le jeu de mot - ; cela relève de l'incapacité à comprendre ce qui se passe, comme l'effondrement auquel nous assistons. Si l'on ne se rend pas compte de cela, on ne peut espérer répondre convenablement au défi, même si l'on s'agite de toutes les manières.

UNE RÉDUCTION DE LA CAPACITÉ À REGARDER

C'est une perception de la condition humaine dans son ensemble, de l'humain en tant que tel, qui est réduite. Don Giussani nous a dit que si l'on ne s'en aperçoit pas, c'est à cause de l'influence qu'exerce le pouvoir sur nous, en réduisant notre capacité à regarder la réalité. Cette influence ne réduit pas avant tout notre capacité éthique, à être cohérent, mais notre capacité à regarder. La conséquence en est une moindre connaissance de ce qui se passe. Voilà pourquoi j'avais été très frappé par le passage de don Giussani que j'ai cité ensuite aux Exercices de la Fraternité (cf. J. Carrón, « Dans l'élan pour le saisir », Exercices de Communion et Libération, Rimini 2014) : « Nous qui sommes si honteusement divisés [en nous-mêmes], fragmentés, que même l'unité entre l'homme et la femme est impossible, et qu'on ne peut faire confiance à personne, nous qui sommes tellement cyniques envers tout et tout le monde, nous qui avons tant désappris à nous aimer nous-mêmes [comme si nous étions détachés de nous-mêmes], comment pourrions-nous tirer de cette fange quelque chose pour reconstruire nos murs abattus, obtenir le ciment pour la reconstruction de murs nouveaux ? [...] Étant donné notre situation et notre blessure, nous ne pouvons pas dire en effet : "Mettons-nous à reconstruire l'humain !" Nous qui sommes si vaincus, comment ferions-nous pour vaincre ? [...] Il faut que quelqu'un vienne du dehors – *il doit venir du dehors* [du dehors de nos pensées, de notre capacité diminuée à regarder, de notre capacité diminuée à voir ; il faut que quelqu'un vienne pour nous de l'extérieur, et pas pour nous avant que nous

commencions à vivre le christianisme, pas pour ceux qui ne sont pas encore chrétiens, mais pour nous qui sommes déjà chrétiens] – et refasse les murs de notre maison abattue [...] Là réside la difficulté majeure vis-à-vis [...] du christianisme authentique : c'est à travers *quelque chose d'autre* – qui vient du dehors – que l'homme devient lui-même » (L. Giussani, « C'est toujours une grâce », in *Il est s'il agit. Conversations avec des jeunes. Août 1992-septembre 1993*, suppl. *30Jours*, 6, 1994, p.59-61).

Giussani insiste : « Cela ne plaît pas ». Attention, c'est à nous que cela ne plaît pas ! Nous voyons en nous une résistance, car chacun prétend avoir déjà les idées claires. Pensons à certains dialogues entre nous : chacun a déjà son opinion sur la situation, sur ce qu'il faudrait faire ; nous savons tous déjà, et nous, le clergé, encore plus que les autres ! Par conséquent, cela ne plaît pas que ce soit quelque chose d'autre, qui vient du dehors, qui reconstruise nos murs abattus, « parce que cela fait entrer, parce que cela accorde l'hospitalité à quelque chose qui ne correspond pas à notre imagination ni à l'image que nous avons de l'expérience, qui apparaît abstrait dans sa prétention ». [C'est ainsi que l'on] « s'arrête [nous devrions tous graver cette phrase devant nos yeux] [...] à une aspiration impuissante à remédier, ou à *une prétention frauduleuse*, menteuse, c'est-à-dire qu'on *identifie le remède à sa propre image* [quelque image que l'on se fasse] *et à sa propre volonté de remédier* » [Nous nous forgeons une image et nous nous en remettons à notre volonté de remédier, en poursuivant ce que nous avons en tête] [...]. Ainsi naît le “discours” sur les valeurs morales, parce que le discours sur les valeurs morales sous-entend que le remède à la dissolution vient de la puissance d'imagination et de la force de volonté de l'homme : “Mettons-nous ensemble, et vous allez voir comment nous allons y remédier !” » (*Ibidem*, p. 59).

LE CHRIST EST VENU POUR RÉVEILLER

NOTRE CAPACITÉ À RECONNAÎTRE LE RÉEL

Si nous ne nous aidons pas à sortir de nos images et de nos pensées, si nous ne cessons pas de nous acharner à tenter de les réaliser par nos actions, nous ne répondrons jamais au défi actuel. La situation que décrit don Giussani est la même que celle que nous rappelle l'Église au long de son histoire : « Les préceptes de la loi naturelle [c'est-à-dire les évidences les plus grandes pour l'homme] ne sont pas perçus par tous d'une manière claire et immédiate [à cause de la réduction du moi que nous connaissons nous aussi]. Dans la situation actuelle, la grâce et la révélation sont nécessaires à l'homme pécheur pour que les vérités religieuses et morales [autrement dit les évidences] puissent être connues "de tous et sans difficulté, avec une ferme certitude et sans mélange d'erreur" » (*Catéchisme de l'Église catholique*, n°1960). Voilà la situation : au dix-neuvième siècle, le Concile Vatican I^{er}, repris ensuite par le Catéchisme, l'affirmait déjà en parlant de la connaissance de Dieu. Dans un document sur ce même thème, la Commission théologique internationale déclare : « Il faut donc être modeste et prudent lorsqu'on invoque l'“évidence” des préceptes de la loi naturelle » (Commission théologique internationale, *À la recherche d'une éthique universelle : nouveau regard sur la loi naturelle*, 2009, n°52). Cette condition s'est aggravée par l'influence de la sécularisation, si bien que la condition de l'homme contemporain se caractérise par l'effondrement des évidences.

Don Giussani n'était donc pas distrait en nous communiquant le christianisme pour répondre à cette situation, non pas pour nous convaincre de ses idées, mais afin que nous puissions voir à nouveau la réalité telle qu'elle est ; il nous a dit que le Christ est venu précisément pour réveiller en nous le sens religieux, pour réveiller notre capacité à reconnaître la réalité. Si l'on ne se rend pas compte de cela, on finit par éponger ici et là certaines conséquences, mais sans

aider vraiment l'homme à voir. De fait, la situation a radicalement changé : on ne peut pas dire que les personnes voient l'évidence et la nient – parce qu'elles sont mauvaises ou fermées – ; elles ne la voient même pas, et cela fait partie de la réduction de l'humain à laquelle nous assistons en permanence. Si nous pouvons dire que nous voyons, c'est seulement parce que nous sommes chrétiens, parce que le fait du Christ nous remet en mesure de voir. Autrement, nous penserions nous aussi comme tout le monde. Cela ne sert donc à rien de reprocher à l'autre de ne pas voir – on peut le faire, mais c'est inutile ! – : il faut aider réellement l'autre, en l'aidant à sortir de cette situation de blocage et à revoir la réalité.

J'ai été frappé par une observation du cardinal Scola, dans une entrevue donnée au quotidien *la Repubblica* pendant le Synode sur la famille. Elle me semble précieuse, et je vous la propose donc. En parlant de la situation actuelle de l'Église, il dit : « Affronter la révolution sexuelle [comme tentative ultime de l'homme de se sauver lui-même, selon toutes les images que chacun peut se construire] est un défi sans doute aussi élevé que celui de la révolution marxiste » (A. Scola, « Le non aux divorcés reste, mais ce n'est pas un châtement et, sur les homosexuels, l'Église s'est montrée lente », interview réalisée par Paola Rodari, *la Repubblica*, 12 octobre 2014, p 19). Ce sont deux tentatives, sur le plan social ou sur le plan individualiste, de se sauver soi-même.

Face à ce nouveau défi, qui implique l'Église et nous-mêmes, nous trouvons dans notre histoire (je me réfère à la vie du mouvement dans laquelle don Giussani nous a accompagnés) la ressource qui nous permet de l'affronter. Pourtant, il me semble parfois que nous n'avons pas suffisamment appris de cette histoire, si bien que nous répétons certaines erreurs du passé. Je m'étonne que nous n'ayons pas encore saisi toute la densité de ce que nous avons dit dans la première leçon des Exercices de la Fraternité, en relisant justement notre histoire : comment don Giussani a affronté le défi de la révolution marxiste de soixante-huit et comment il a jugé notre tentative d'y répondre. Comme nous ne l'avons pas fait nôtre, nous pouvons reproduire les mêmes tentatives et les mêmes erreurs.

UNE INCERTITUDE EXISTENTIELLE,

QUI NOUS FAIT CHERCHER UN APPUI DANS CE QUE NOUS FAISONS

Don Giussani affirmait que, derrière nos tentatives pleines du désir de répondre à la situation, il y avait « “une conception trop activiste de l'engagement chrétien, avec des accents de moralisme”. Bien plus que des accents : une réduction intégrale à moralisme ! [parce que nous ne comprenions pas, au fond, ce dont il s'agissait] [...]. Deuxième conséquence [...] : l'incapacité à culturaliser le discours, à conduire l'expérience chrétienne à un niveau où elle devient jugement systématique et critique, et donc suggère une manière d'agir [...]. Troisième conséquence : la sous-évaluation théorique et pratique de l'expérience pleine d'autorité, de l'autorité » (« La longue marche de la maturité », *Traces*, n°3/2008).

Pourquoi cela se produisait-il, d'après don Giussani ? À cause d'une ingénuité, « l'ingénuité de l'homme qui dit : “Maintenant, c'est moi qui vais arranger les choses” [...] Que cela rend mélancolique ! » (*ibidem*, p. 61). Cela rend vraiment mélancolique, parce que bon nombre de ces tentatives naissaient et naissent – nous pouvons le constater aujourd'hui encore – « d'une incertitude existentielle, autrement dit d'une peur profonde, qui pousse à chercher un soutien dans ses propres expressions. Cette observation, que nous avons déjà formulée une fois, est d'une importance capitale. Une personne pleine d'incertitude, ou qui est dominée, au fond, par une peur et une anxiété existentielles, cherche la certitude dans ce qu'elle fait elle-même : la culture et l'organisation. [...] C'est une incertitude existentielle, une peur de fond, qui fait

concevoir comme point d'appui personnel, comme raison de notre consistance, ce que l'on fait sur le plan culturel ou organisationnel ». Mais le plus terrible est ce qu'il observe tout de suite après : ainsi, tout ce que nous faisons, « toute l'activité culturelle et toute l'activité organisatrice ne deviennent pas l'expression d'une physionomie nouvelle, d'un homme nouveau », parce qu'elles sont des signes de notre peur existentielle. Giussani poursuit en effet : « Si elles étaient l'expression d'un homme nouveau, elles pourraient très bien ne pas exister si les circonstances ne le permettaient pas, mais cet homme tiendrait debout. Alors que beaucoup de ceux qui sont ici ne tiendraient pas debout sans toutes ces actions, ils ne sauraient pas pourquoi ils sont là, ils ne sauraient pas à quoi ils adhèrent : ils ne tiennent pas, n'ont pas de consistance, parce que c'est la présence d'un Autre qui donne sa consistance à ma personne » (*Uomini senza patria. 1982-1983*, Bur, Milan 2008, pp. 96-97).

Si nous ne tirons pas les conséquences de cette histoire, même si nous continuons à prendre des initiatives, en faisant et en nous agitant, nous ne toucherons pas l'origine ultime de la question ; nous resterons, comme nous le rappelle don Giussani, dans l'ingénuité.

APPROFONDIR LA NATURE DU SUJET QUI AFFRONTÉ LES PROBLÈMES

En reprenant l'expérience de l'Évangile, il souligne que la personne, la personne réduite par le pouvoir, « [ne] se retrouve elle-même [que] dans une rencontre vivante, c'est-à-dire une présence qu'elle rencontre et qui libère une force d'attraction » (L. Giussani, *L'io rinasce in un incontro. 1986-1987*, op. cit., p. 182). Si cela ne se produit pas, toutes nos tentatives pour répondre aux nouveaux défis, à cette réduction qui fait que l'homme peut se contenter de toutes les images de lui-même qu'il construit, sous une forme qui peut être différente de celle de la révolution précédente, resteront vaines. Si l'homme ne se retrouve pas lui-même, il ne pourra que sortir encore plus diminué de ses efforts pour résoudre le problème. Nous constatons déjà combien les tentatives de nos contemporains ne sont pas en mesure de saisir la nature du moi et donc de répondre à ses exigences ultimes.

Que fait Jésus pour réveiller l'homme, pour le sortir de cette situation ? Il rencontre les personnes, il leur met sous les yeux une présence humaine – la Sienne – non diminuée. Ce n'est qu'en le rencontrant, en rencontrant Sa présence et la conscience claire qu'Il a de Lui-même, Sa capacité à se rendre compte de la densité et de l'attente du cœur, que peut se réveiller leur humanité, la perception de la portée de leur exigence ; ainsi les personnes peuvent ne pas perdre de temps à chercher des solutions qui ne sont pas en mesure de répondre de manière satisfaisante. C'est pourquoi Giussani insiste sur le fait que « la solution des problèmes que pose la vie chaque jour “ne se fait pas directement en affrontant les problèmes, mais en approfondissant la nature du sujet qui les affronte” » (in A. Savorana, *Vita di don Giussani*, Bur, Milan 2014, p. 489), c'est-à-dire en approfondissant la nature du moi, la nature de son désir. Ce n'est pas une banalité, parce que ce n'est que si le moi prend conscience de lui-même à ce niveau qu'il pourra se libérer de toutes les prétendues solutions et les stupidités qu'il a en tête, comme cela nous arrive à nous aussi.

À ce stade, nous sommes face au même problème que celui déjà clairement identifié par Romano Guardini : nous pouvons très bien dire que « c'est le Christ qui réveille notre humanité », mais la question est : « Qui protège le Christ de moi-même ? Qui le maintient libre de l'astuce de mon moi [d'une réduction effectuée par moi-même] qui tend à échapper à un vrai don de lui-même ? La réponse est : l'Église » (R. Guardini, in H.B. Gerl, *Romano Guardini. La vita e l'opera*, Morcelliana, Brescia 1988, p. 45), qui nous atteint à notre époque

plus particulièrement à travers le charisme. Si nous ne nous rendons pas compte de ce qui sauve le Christ et le charisme de nous-mêmes, nous perdons le Christ et le charisme en chemin.

LE CHARISME, RESPONSABILITÉ DE CHACUN

C'est pourquoi il est toujours utile de revenir au célèbre texte de don Giussani *Le sacrifice le plus grand est de donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre* (in L. Giussani, *L'avvenimento cristiano*, Bur, Milan 2003, p. 65-70). Il nous donne là tous les instruments pour le chemin. Il affirme que le charisme lui a été donné par grâce, mais qu'il doit se transmettre à chacun de nous, pour que nous en soyons investis. « Chacun a la responsabilité du charisme, chacun est cause du déclin ou du progrès de l'efficacité du charisme [...]. Nous traversons donc un moment dans lequel la prise de conscience de la responsabilité de chacun est primordiale comme urgence, comme loyauté et comme fidélité. C'est le moment de la responsabilité du charisme assumée par chacun », parce que « obscurcir ou diminuer [cela] [...] équivaut à obscurcir ou diminuer l'intensité d'incidence qu'a l'histoire de notre charisme sur l'Église de Dieu et la société d'aujourd'hui ». Mais dans la tentative de nous l'approprier (et nous ne pouvons pas ne pas le désirer), dans la « version personnelle que chacun donne du charisme auquel il a été appelé, [...] plus on en devient [vraiment] responsable, plus [celui-ci] passe à travers le tempérament, à travers la vocation irréductible à aucune autre qu'est la personne ». Par le concret de son histoire, chacun peut faire du charisme ce qu'il veut : « Le réduire, le partialiser, en accentuer certains aspects au détriment d'autres (en le rendant monstrueux), le plier à son propre goût de vie, à son propre intérêt, l'abandonner par négligence, par obstination, par superficialité, l'abandonner à un accent dans lequel sa propre personne se trouve plus à son aise, trouve plus de goût et moins d'effort » (*L'avvenimento cristiano*, op.cit., p.68).

Voilà donc « la grande question : chacun [de nous], dans chacun de ses actes, dans chacune de ses journées, dans chacune de ses représentations, dans chacune de ses intentions, dans chaque action, doit se préoccuper de confronter les critères selon lesquels il agit avec l'image du charisme tel qu'il est apparu aux origines de l'histoire commune. [...] La comparaison avec le charisme est [...] la principale préoccupation à avoir méthodologiquement et pratiquement, moralement et pédagogiquement. Autrement, le charisme devient prétexte et point de départ pour ce que l'on veut, il couvre et valide quelque chose que nous voulons nous-mêmes » (*ibidem*, p. 68-69).

Pour limiter cette tentation, qu'il reconnaissait en chacun de nous, don Giussani nous a invités à « faire de la comparaison avec le charisme comme correction et comme idéal constamment ressuscité un comportement normal. Il faut faire de cette comparaison une habitude, *habitus*, une vertu. Voilà notre vertu : la comparaison avec le charisme dans son originalité ». Il disait cela en 1992, et il ajoutait : « Pour l'instant, la comparaison [se fait] en dernière analyse avec la personne précise par laquelle tout a commencé [à savoir lui-même]. Je peux me dissoudre, mais les textes laissés et la suite ininterrompue, si Dieu veut, des personnes indiquées comme points de repère, comme interprétation vraie de ce qui est arrivé en moi, deviennent l'instrument pour la correction et la résurrection ; ils deviennent l'instrument pour la moralité. La lignée des personnes indiquées comme références est l'aspect le plus vivant du présent, parce qu'un texte peut lui aussi être interprété ; il est difficile de mal l'interpréter, mais c'est possible. *Donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre* implique toujours un lien entre le mot "Autre" et quelque chose d'historique, de concret, de tangible, de sensible, de descriptible, de

photographiable, portant un prénom et un nom. Sans cela, on impose notre orgueil, qui est vraiment éphémère, dans le pire sens du terme. Parler de charisme sans ancrage historique, ce n'est pas parler d'un charisme catholique » (*ibidem*, p. 69-70).

Cette comparaison est cruciale pour nous, autrement nous sommes livrés à nous-mêmes. Il se passe la même chose avec le Christ : qui sauve le Christ de nous-mêmes ? Qui sauve le charisme de nous-mêmes ? En fin de compte, on peut préparer des soupes différentes avec les mêmes mots et, on le voit, on peut créer beaucoup de dénominations chrétiennes différentes avec la même Bible.

C'est là que se joue notre capacité à relever les nouveaux défis avec toute la puissance du charisme qui nous a été confié. Quel est le point décisif de notre contribution originale ? En quoi don Giussani identifie-t-il la mission du Christ ? Le Christ n'est pas venu pour résoudre les problèmes de l'homme, mais pour éduquer au sens religieux, c'est-à-dire réveiller le moi en le mettant dans la position juste pour les affronter. « Jésus-Christ n'est pas venu dans le monde pour se substituer à la tâche de l'homme, à la liberté de l'homme, ni pour supprimer l'épreuve de l'homme qui est une condition existentielle de sa liberté. Il est venu dans le monde pour rappeler l'homme au fond de toutes les questions, à sa structure fondamentale et à sa situation réelle. [...] Il n'incombe pas à Jésus de résoudre les divers problèmes, mais de rappeler la position dans laquelle l'homme peut tenter de les résoudre de la manière la plus adéquate. C'est à l'individu, dont la fonction d'existence réside dans cette tentative, qu'incombe cette tâche » (L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, Le Cerf, Paris, 2006, p. 130-131).

Si le charisme n'est pas en mesure d'éduquer des personnes capables de relever les défis actuels, il n'y a pas d'espoir pour nous. Aujourd'hui, par exemple, les jeunes doivent aller dans le monde entier, parce que, souvent, ils ne trouvent pas de travail satisfaisant en Italie ; si le charisme n'est pas capable de faire grandir des personnes en mesure d'affronter ce nouveau contexte culturel, on ne peut certainement pas songer à « mettre des portes à la campagne », comme on dit en Espagne ; pour éviter le problème, on ne peut pas mettre des mots de passe partout, à toutes les portes. Le seul espoir est de générer un sujet en mesure de tenir dans cette situation grâce à l'expérience de plénitude que le charisme lui fait vivre. Si le mouvement n'est pas une expérience présente, confirmée par celle-ci, où l'on peut trouver la confirmation de la vérité des choses, nous succomberons. Don Braschi nous le rappelait en parlant des premiers chrétiens : comment pouvaient-ils vivre ainsi face à certains défis ? Uniquement par la conscience de la grâce reçue.

« NUL NE GÈNÈRE S'IL N'EST GÉNÉRÉ »

Face à l'effondrement des évidences, tout le problème est donc de savoir si l'on génère un sujet capable d'avoir une conscience de sa nature et de son exigence humaine telle qu'il ne se laisse pas emporter par des images réduites et des solutions partielles, qui n'apportent aucune satisfaction. L'expérience chrétienne vraiment vécue libère le moi de toutes les tentatives partielles ; elle le fait déborder de joie et de plénitude, en montrant à tous une humanité vraiment désirable. En effet, ce qui frappe, ce n'est pas les opinions différentes sur la réalité, mais de rencontrer une humanité vraie, pleine. L'homme, quelle que soit la latitude à laquelle il vit, ne peut se soustraire à cette humanité différente, comme le racontait un jeune qui a vécu quelques mois au Texas. Les personnes qui avaient affaire à lui disaient : « On n'a jamais vu une telle humanité ». La réaction des premiers à avoir rencontré Jésus se répète aujourd'hui. Ce ne sont pas les opinions religieuses qui font bouger les personnes, mais une humanité

vraie, pleine. Il faudra ensuite donner toutes les raisons de cette différence, mais le premier impact est la rencontre avec une humanité vraie, non réduite.

Que devons-nous vivre nous-mêmes pour pouvoir éduquer un sujet capable d'affronter la réalité ? Revenons au point de départ : « *Nul ne génère s'il n'est généré* » (L. Giussani, « La joie, l'allégresse et l'audace. Nul ne génère s'il n'est généré », *Litterae Communionis-Tracce*, n°6/1997, p. IV), c'est-à-dire s'il ne se laisse pas générer maintenant par le charisme, par cette histoire qui, sans cesse, nous offre tous les instruments pour avancer. La grâce de don Giussani a été de ne pas avoir eu d'autre souci que cette génération, comme s'il avait prévu la situation dans laquelle nous vivons de plus en plus aujourd'hui. Tous les autres s'inquiétaient d'autres choses, certainement justes, mais donnaient pour acquis le sujet qui allait devoir affronter les problèmes. Don Giussani a donné toute sa vie pour générer un tel moi et nous en sommes témoins.

Nous serons fidèles au charisme et le charisme pourra vivre dans l'histoire si grandit cette capacité du mouvement à générer des adultes comme lui, si débordants de la présence du Christ, si joyeux de leur expérience du Christ qu'ils témoignent à tous de qui est le Christ. Il n'y a pas d'autre chemin, nous dit toujours le pape François, que le témoignage d'une vie débordante de Sa présence ; ainsi, quiconque nous rencontre peut avoir part à cette plénitude qui nous a été donnée par grâce, mais qu'il faut avoir constamment la simplicité d'accueillir, de recevoir, et sans laquelle nous perdons le lien avec la réalité. Aidons-nous donc réciproquement, mes amis, dans cette éducation.

La lumière qui vient de notre histoire, nous l'avons dit aux Exercices de la Fraternité, contribue à nous faire revenir à l'origine : ce n'est qu'ainsi que l'on peut vivre dans ce contexte historique avec un regard différent et selon une forme originale de présence dans la réalité. Comme nous l'a dit le Pape, sans nous appuyer sur quelque chose d'essentiel (et l'essentiel est le Christ), nous ne pourrions pas ne pas avoir peur face aux nouveaux défis. L'essentiel, le retour à l'essentiel auquel don Giussani nous a toujours invités et auquel nous invite maintenant le pape François, est crucial pour nous ; autrement, il sera difficile d'être suffisamment libres pour chercher des formes et des manières nouvelles de communiquer la vérité rencontrée, comme l'a écrit le Pape dans son message au Meeting.

DES GESTES D'HUMANITÉ QUI SUSCITENT UN INTÉRÊT

En revenant toujours à l'essentiel, nous serons en mesure de montrer à tous une présence, une nouvelle manière d'être dans la réalité ; en la rencontrant, les personnes pourront dépasser le profond malaise qui les empêche d'assumer leur responsabilité personnelle dans les circonstances. Pour affronter de manière responsable les défis actuels, il faut que quelque chose se produise qui réveille tout le moi, afin qu'il puisse recommencer à regarder les choses avec suffisamment de clarté et adhérer à ce qu'il reconnaît à nouveau comme évident. Sans cela, nous ne pourrions pas répondre, nous ne pourrions pas réellement apporter notre contribution à la situation actuelle.

Notre contribution originale, qui a été le point de départ pour don Giussani, consiste à reconstruire un sujet en mesure de reconnaître la vérité et l'évidence des choses, et d'y adhérer. C'est ce qui rend passionnant le moment historique que nous traversons : le fait que les personnes, en voyant dans certains gestes l'évidence de quelque chose de vrai, malgré l'indifférence générale (qui est un symptôme de l'affaiblissement du sujet), commencent à s'intéresser, soient attirées. Rappelez-vous comment don Giussani décrivait une personne originale : « On ne construit pas de réalité nouvelle par des discours ou des projets

d'organisation, mais en vivant des gestes d'humanité nouvelle dans le présent » (*Dall'utopia alla presenza. 1975-1978*, Bur, Milan 2006, p. 66), c'est-à-dire des gestes dans lesquels on peut voir et toucher du doigt ce qui nous rend plus nous-mêmes. En découvrant cela, on commence à changer. Des gestes d'humanité nouvelle, c'est-à-dire d'amitié.

Mais un regard à la hauteur de l'humain, une compagnie qui porte le destin n'existe que grâce à la présence du Christ ; sans la présence du Christ, nous ne voyons rien et ne pouvons rien faire. « Le Christ coïncide avec l'expérience que je fais de moi-même », a dit récemment l'un de nos amis. Voilà le dualisme dépassé : le Christ coïncide avec l'expérience que je fais de moi-même, dans mon rapport avec la réalité. On voit que le Christ est présent non pas parce que je dis « le Christ » (beaucoup de monde peut le dire), mais parce que je fais une expérience différente de moi-même, comme capacité à saisir la réalité et à être libre, sans être défini par le contexte qui m'entoure.

Nous sommes ensemble pour cela. Mais il faut prendre encore plus conscience de la nature du défi si nous voulons apporter une réelle contribution à la situation présente. Autrement, nous tenterons d'éponger les conséquences : cela peut être utile un moment, mais cela ne changera pas vraiment les choses. Cela signifie qu'il nous faudra du temps : nous commençons à planter des oliviers, en sachant que nous n'en verrons peut-être pas les fruits, sauf à certains moments, chez certaines personnes. C'est pour cela qu'il est encore plus essentiel de savoir identifier clairement le but pour lequel nous sommes au monde. Don Giussani l'avait bien compris, bien avant les autres : le Christ est venu réveiller l'homme ; et Sa présence est attestée par le fait que ceux qui Le reconnaissent entrent différemment en rapport avec la réalité, qu'ils vivent plus intensément chaque circonstance qui leur est donnée. Ce n'est qu'en faisant expérience de cela que nous pouvons le communiquer aux autres, en donnant les raisons de notre foi et en touchant donc quelque chose dans la raison de ceux que nous rencontrons. Autrement, notre apport sera nul.